



QUI, QUOI, QUAND, COMMENT

Bruno de La Salle

Raconter et écouter une histoire est une drôle d'aventure. Il y en a de toutes sortes, des courtes, des longues, des émouvantes, des énigmatiques, des amusantes, dans des tas de formes différentes, conçues dans des situations variées, approchées à partir d'intentions diverses et racontées avec des voix aussi différentes que nos personnalités et nos compétences. Devant ce labyrinthe de solutions, il fallait choisir et ne pas tout vouloir à la fois. Alors, cette année-là, nous avons choisi de raconter et de vous faire entendre une partie, une toute petite partie, du Récit de Shéhérazade, une de ces interminables et fascinantes mille et une nuits. Et puisqu'elles étaient interminables, ces nuits, il nous fallait une nuit entière pour en goûter la saveur. Nous avons besoin d'un événement qui rassemblerait tous ceux qui avaient besoin de découvrir quelque chose. Et ce quelque chose, c'était entendre une vraie histoire, comme on n'en avait plus entendu depuis des siècles. Celle-là commença au crépuscule et se termina à l'aube, et même un peu plus tard, les 20, 22 et 24 juillet 1983, au Festival d'Avignon, parce que nous étions en été et que les nuits étaient courtes, et que tout ce que nous avions l'ambition de raconter risquait de ne pas entrer dans ce trop petit morceau de nuit.

Nous étions jeunes et nouveaux conteurs. Nous ne savions pas grand-chose des techniques de narration qu'avaient pu utiliser nos prédécesseurs, presque rien des façons dont avait été racontée cette histoire au XIIIe siècle, dans ce Moyen-Orient mystérieux. Nous disposions de nos maigres expériences de conteurs et de celles que nous avons acquises en racontant l'Odyssée d'Homère, au même endroit, deux ans plus tôt. Ça avait été possible, ça le serait à nouveau et même, espérons-nous, bien mieux encore. Nous étions bien décidés à donner à entendre une histoire exceptionnelle, qui parle d'un autre temps, comme si elle était vraisemblable encore aujourd'hui.



Notre intention première, c'était de retrouver l'émerveillement que nous en avait offert sa découverte. Nous avons aimé cette histoire. Ceux qui allaient nous rejoindre l'aimeraient aussi. Nous avons besoin d'eux pour expérimenter notre projet, pour partager ce récit avec eux. Comment allons-nous procéder ? Nous ne le savions pas encore. Comment le festival et ses festivaliers allaient-ils nous accueillir une seconde fois ? L'une de ces mille et une nuits avait été représentée dans les premières années du festival, en 1948, par Jean Vilar, à partir de la version de Jules Supervielle. Nous nous inscrivions dans ce chemin. Ils nous le permettraient encore. Mais une nuit, c'est très long. Il faudrait aller jusqu'au bout. Cette narration devait être suffisamment énigmatique, désirable, instructive pour nous garder tous éveillés jusqu'au matin.

Pourquoi avons-nous choisi cette histoire ? Nous avons déjà, deux ans plus tôt, le 22 juillet 1981, fait l'expérience de raconter une nuit entière, au Festival d'Avignon, l'Odyssée d'Homère. Le projet, soutenu par France Culture, était de faire entendre les grands récits épiques. Ils constituaient une partie de ce que l'Unesco appela plus tard le patrimoine immatériel de l'humanité. On pouvait en effet considérer que ces récits fondamentaux, racontés à travers les siècles, étaient eux aussi immatériels. Ces chefs-d'œuvre, aujourd'hui imprimés, étaient nés de la pensée, de l'imagination et de la parole des humains qui nous avaient précédés. C'est à eux que nous devons revenir. Leurs récits étaient des œuvres immatérielles du patrimoine de l'humanité.

Il s'agissait aussi de faire connaître en français et aux Français les sources narratives de leur culture. L'Odyssée en faisait partie. Les Mille et Une Nuits aussi. Apparues dès le IXe siècle, ces histoires avaient été redécouvertes et publiées dans notre langue, avant que les autres pays européens ne le fassent dans la leur, par des Français ou des francophones : Antoine Galland, au début du XVIIIe siècle ; Joseph-Charles Mardrus, dans une version originale, à la fin du XIXe siècle ; René R. Khawam, à la fin du XXe siècle, dans des traductions de versions arabes négligées jusque-là ; et enfin, André Miquel et Jamel Eddine Bencheikh, dans une magnifique traduction, à la Pléiade, quelques années plus tard. Cette curiosité savante, cette hospitalité littéraire propre à notre pays ainsi que l'immigration nord-africaine nous avaient rendu ces textes familiers et populaires et ils s'inscrivaient maintenant dans notre patrimoine national. Nous voulions leur rendre cette oralité qui avait suscité leur légende. Il y avait enfin que, nous, nouveaux et apprentis conteurs, nous avons l'ambition et le désir, en faisant entendre les voix de ces grands textes, de faire reconnaître cette oralité initiale comme une contribution à la littérature universelle.



Je n'avais jamais pensé devoir créer une compagnie théâtrale et en assumer la lourde responsabilité. Comme pour la plupart des nouveaux conteurs, la pratique du conte nous offrait la possibilité de travailler seuls. Et même si nous rencontrons quelquefois nous faisons du bien, nous savourons notre indépendance. Mais pour entreprendre un tel événement, il nous fallait, au moins provisoirement, être nombreux pour réussir. La variété de nos talents, de nos compétences et de nos tempéraments serait un atout important dans notre projet.

Nous y fûmes aussi obligés par les circonstances, France Culture n'ayant pas le droit de financer un spectacle public. Son rôle était de produire et de diffuser des enregistrements sonores. Et pour être accueillis au Festival d'Avignon, nous devions nous présenter comme une compagnie théâtrale. C'est ainsi que fut créé, en 1981, le Centre de littérature orale (CliO) qui devint, plus tard, le Conservatoire contemporain de littérature orale, jusqu'en 2016. Bien nous en prit. Il nous permit, entre autres, de fonder un centre de formation au conte au sein duquel beaucoup de nouveaux conteurs amateurs ou professionnels furent initiés à cette ancienne et nouvelle discipline. Les représentations de l'Odyssee, du Récit de Shéhérazade, du Cycle du roi Arthur et d'une vingtaine d'autres grands récits y furent produites. C'est au travers de ces créations expérimentales que nous pûmes esquisser, au cours des années, un art narratif et oral contemporain. Ce sont elles qui furent et demeurent encore notre principale école.

Qui étaient ces nouveaux conteurs qui se préparaient à raconter ce Récit de Shéhérazade ? Sept conteurs et cinq musiciens auxquels s'ajoutaient les techniciens, les chargés d'administration et une dizaine d'amis courageux qui prirent la responsabilité des festivités gastronomiques. Certains des conteurs, comédiens, chanteurs et musiciens, qui avaient participé à l'Odyssee d'Homère, deux ans auparavant, se retrouvèrent dans cette nouvelle aventure. D'autres artistes se joignirent à la troupe : trois nouveaux conteurs et trois musiciens. Toutes ces personnalités avaient des histoires et des compétences fort différentes. L'un arrivait d'une célèbre école de théâtre et avait, dans son enfance, été bercé par les contes du pays natal de sa mère. Un autre sortait des Beaux-Arts, il se préparait à devenir un artiste plasticien. Les hasards de la vie l'avaient amené à s'intéresser à ce que l'on appelait le folk et il était devenu l'un des plus talentueux chanteurs que ce mouvement nous avait fait connaître. Le troisième s'intéressait à l'Extrême-Orient. Il venait de publier un livre très apprécié sur les récits de samouraïs. Une des comédiennes était venue en France pour y perfectionner son français, elle le possédait déjà parfaitement. Une autre venait du cinéma, elle venait de jouer avec Éric Rohmer, dans le film *Lancelot du lac*. Une troisième racontait déjà depuis quelques années. Ce fut pour elle, comme pour nous, une école providentielle. Le septième conteur était votre serviteur. Il n'était pas beaucoup plus vieux que les autres, mais il racontait depuis douze ans et il avait déjà goûté à la joie d'avoir été accueilli chaleureusement, en 1974, au Festival d'Avignon.



Le principal musicien du groupe avait passé une dizaine d'années en Inde pour y apprendre la musique carnatique. Il ne comprenait pas vraiment ce qu'il venait faire dans notre aventure. Il le découvrit. Il devint notre maître de musique. Il sut s'adapter et nous initier aux connaissances qu'il avait acquises là-bas. Le deuxième musicien avait été percussionniste et batteur. Il m'avait accompagné pendant quelques années et nous nous étions initiés ensemble à la narration. Le troisième était un guitariste talentueux. Il sut nous soutenir discrètement et très efficacement dans nos chants et nos récits. Les deux derniers venaient de la musique électroacoustique et ils nous initièrent à cette approche. Beaucoup d'entre nous n'avaient que peu d'expérience du chant et de la musique et, finalement, assez peu de l'oralité. C'était cependant ce que nous souhaitions explorer, découvrir et apprendre. Notre enthousiasme, les conseils de notre maître de musique, sa confiance en nous, la remise en cause d'une première version, et les presque deux ans de longues répétitions pendant lesquelles nous réécrivions sans cesse nos récits et apprenions les rudiments du chant modal indien compensèrent ce manque d'expérience.

Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? me demandaient mes camarades. Et moi, je leur répondais : elle nous offre ce qu'offre une histoire : rire, pleurer, être attentifs à tout ce qu'elle va nous proposer de raconter. Il nous faut oublier que ce n'est pas nous qui racontons mais elle, à travers nous. Alors ils me disaient : Essayons !

Cette histoire nous demande aussi d'être tous les personnages, les objets, les lieux, les pays, les époques, les malheurs, les bonheurs qu'elle va nous faire vivre, comme si c'était à nous, aujourd'hui, qu'ils arrivaient. Et bien qu'assez incrédules, ils répétaient : Essayons !

Elle nous demande de la montrer aussi belle et attrayante que possible. Évidemment, tous étaient d'accord, puisque nous savions que nous en sortirions d'autant plus beaux et belles ! Et ils me disaient : Essayons !

Et même si nous n'étions pas aussi compétents que ce que nous aurions aimé être – c'était certain ! –, nous nous disions inlassablement : Essayons quand même !

L'histoire nous demande aussi d'être un peu plus intelligents que d'habitude. Il est vrai que nous ne comprenions presque rien de ce qu'elle avait à nous dire, mais nous étions disposés à apprendre. Et chaque jour, chaque fois, quelque chose de nouveau s'éclairait. Nous apprenions à vivre avec cette histoire venue du XIIIe siècle, alors que nous étions presque tous originaires des 13e, 14e et 19e arrondissements du Paris du XXe siècle. Nous étions tous d'accord pour essayer et donner le meilleur de nous-mêmes ! D'accord pour apprendre à vivre en racontant *Le Récit de Shéhérazade* aussi bien que nous le pourrions. Nous avons confiance en chacun d'entre nous et confiance dans cette histoire.